

CHANTAL BORDES-BENAYOUN (DIR.), *SOCIO-ANTHROPOLOGIE DES JUDAÏSMES CONTEMPORAINS*, « BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDES JUIVES », PARIS, HONORÉ CHAMPION 2015, 368 PP. ISBN 978-2-74532-801-4

Réunissant les meilleurs spécialistes contemporains des études des judaïsmes en France, l'ouvrage dirigé par Chantal Bordes-Benayoun est le fruit d'un colloque international *Les judaïsmes : une socio-anthropologie de la diversité culturelle et religieuse* qui s'est tenu à l'université Toulouse 2 le Mirail du 26 au 29 octobre 2010. Il pose une nouvelle pierre dans le domaine de l'étude des judaïsmes contemporains. Car c'est bien d'un pluriel dont il est question. En effet, depuis les temps les plus anciens, le judaïsme se caractérise par une pluralité et des différenciations continues. « Aujourd'hui, [comme le souligne Chantal Bordes-Benayoun] il existe moult manières de se dire juif, d'être juif et de vivre son judaïsme ou sa judéité, c'est-à-dire se référer à cet univers de sens qui ne se résume jamais par une seule et unique dimension, spirituelle, culturelle ou historique » (p. 8). Mais comme elle le rappelle également dans son introduction, cette manière de penser au pluriel n'est pas propre aux études des judaïsmes et des judéités ; elle traverse l'ensemble des sciences sociales qui, rompant avec l'approche structuraliste, portent désormais plus d'attention « à la complexité des faits sociaux » (9). La perspective socio-anthropologique privilégiée dans cet ouvrage met donc en avant des individuations singulières dans un processus d'identification aux judéités sans les séparer totalement de l'analyse des reformulations et des dynamiques plus globales que connaît le monde juif. En outre, l'ouvrage s'attache, au-delà de l'étude des judéités, à « éclairer la construction du lien social, comme une rencontre toujours recomposée, jamais définitive, de l'autre et du même » (p. 15).

Cette exploration à partir de l'exemple juif s'ouvre avec une invitation à « dire et penser la judéité ». Freddy Raphaël analyse ainsi les « bricolages » à l'œuvre dans la culture juive diasporique en s'appuyant sur une lecture croisée de Marcel Mauss, Rober Bastide, Claude Lévi-Strauss et Yosef Hayim Yerushalmi. Ce faisant, il pointe l'extraordinaire capacité des communautés juives à savoir (re)construire une identité, des identités juives, à chaque époque de l'histoire, en fonction du rapport qu'elle entretiennent avec le temps et la mémoire ainsi qu'avec le contexte social.

En poursuivant cette réflexion sur les bricolages dans les mondes juifs, Eliezer Ben-Rafael pose les bases d'un débat sur l'existence d'un peuple juif compatible avec la pluralité des judéités. Le tableau qu'il dresse des différents courants du judaïsme met en lumière les rapports divers aux valeurs traditionnelles de « l'identité juive [qui] n'a plus rien de cette formule stable et durable qui fut la sienne pendant des siècles et qui reposait sur trois notions intimement liées : le Peuple d'Israël, la foi en Dieu et en la Torah d'Israël, et enfin la référence à la Terre d'Israël » (p. 37). Ce constat permet à l'auteur de proposer une analyse des profils selon l'aspect identitaire privilégié – des « grappes » – en France, en Israël et aux États-Unis. Il en ressort qu'il existe, malgré une forte hétérogénéité du monde juif, « un air de famille tout de même » (p. 44) qui permet de répondre

positivement à la question de l'existence d'un peuple juif. Celle dernière n'a toutefois rien de fatal et dépend de la confrontation permanente avec un contexte socio-politique donné.

Athena S. Leoussi analyse ces transformations et ces expressions multiples du « judaïsme » qui résonnent, dans le temps et l'espace, avec les nationalismes modernes. Elles résultent de trois facteurs : la nature même du judaïsme qui tend vers la diversité, la rationalisation des orientations religieuses et la contingence historique.

Sébastien Tank-Storper propose, quant à lui, une réflexion sur la double notion d'orthodoxie/hétérodoxie dans le judaïsme contemporain, laquelle rend problématique la description de ses différents courants. En questionnant la genèse des mouvements dits orthodoxes, nés du contexte d'ouverture des communautés juives et la normativité du judaïsme dit libéral, l'auteur met en exergue plusieurs problèmes relatifs aux classifications des courants du judaïsme contemporain qui se révèlent aux niveaux tant analytique que méthodologique. À la place de « l'opposition tracée entre un judaïsme fidèle à la tradition et un judaïsme qui s'inscrit davantage dans la modernité fait problème » (p. 66), Sébastien Tank-Storper propose une typologie alternative, basée sur « une opposition en termes de définitions concurrentes de la tradition et de la loi », typologie qui évite l'écueil sémantique induit par le couple orthodoxie/hétérodoxie communément utilisé.

Ces analyses sur les bricolages et les dynamiques communautaires rendent plus pertinentes encore le changement de focale pour examiner les dimensions singulières de diasporas particulières.

Michèle Baussant ouvre cette partie avec son propos sur les juifs d'Égypte exilés en France. Le rapport à leur patrimoine – tant matériel qu'immatériel – déterminé par les contextes socio-politiques, renseigne plus généralement sur la transmission intra et inter générationnelle et la construction de la mémoire collective, elle-même, évolutive.

C'est avec une citation de l'écrivaine Ronit Matalon, issue d'une famille originaire d'Égypte, qu'Emmanuela Trevisan-Semi ouvre son chapitre qui porte, d'une part sur « les démarches de négation et d'effacement de la culture d'origine des *mizrahim* comme résultat de l'idéologie et de la politique sioniste pratiquée en Israël et [...] [d'autre part, sur] l'hégématisation du fait juif qui est une conséquence ou une dérive du processus de négation du contexte socio-culturel d'origine » (p. 103). Car aux antipodes des processus de patrimonialisation de la mémoire et de valorisation du patrimoine matériel en diaspora, le récit sioniste a contribué à creuser chez les juifs des terres d'islam un fossé profond avec leur passé.

Dans son chapitre, Martine Berthelot analyse la diaspora espagnole contemporaine, qui s'est progressivement renforcée du fait des vagues d'immigration à la fois de l'Europe de l'Est, du Maghreb mais aussi de l'Amérique du Sud. Ce mouvement, qui participe de la pluralisation du groupe juif dans ce pays, est corrélatif à l'évolution de la société espagnole dans son ensemble, nourrie par des flux migratoires venus du monde entier. Cette reconfiguration, qui se manifeste de fait à l'intérieur même des structures communautaires et dans sa projection sociale, renvoie donc plus largement à l'évolution du contexte hispanique contemporain, plus multiculturel, multiethnique et multireligieux.

Clara Lévy scrute une autre facette des judéités dans un contexte diasporique français : la création littéraire. Elle expose les difficultés de définition des écrivains juifs

contemporains de langue française, car ils « forment un groupe aux frontières mouvantes et au noyau difficile à appréhender, tant ils relèvent d'une diversité et d'une hétérogénéité qui est à l'image de celle de la population juive française » (p. 129). Mais malgré cette pluralité et le manque d'inscription dans des espaces collectifs dans le champ littéraire, ces créateurs « tressent [...] des fils de leur judéité la trame de leur production littéraire » (p. 147), pratique d'écriture qui alimente en retour leurs propres identités.

Lisa Anteby-Yemini clôt cette partie consacrée aux diasporas et aux minorités en Israël. Son analyse concerne les juifs éthiopiens en Israël dont les premières vagues migratoires datent des années 1980. L'auteure interroge la manière dont se construit l'identité collective de ce groupe, identité à la fois comme étant intégrée à la citoyenneté israélienne et marginalisée au sein de l'espace social. Cette construction n'est pas, elle non plus, indifférente aux dynamiques plus globales, en l'occurrence celles d'une culture éthiopienne inscrite de fait dans la globalisation et la mondialisation.

La troisième partie explore, quant à elle, le souvenir de la Shoah qui s'est progressivement construit comme un élément incontournable de l'identité juive. Elle s'ouvre avec le chapitre de Paul Zawadzki qui interroge l'impact de la Shoah et de l'avènement concomitant du communisme en Pologne sur les judéités polonaises. Cette « double rupture », qui autorise l'emploi du terme marranisme pour désigner la situation des juifs dans ce pays dans la seconde moitié du XX^e siècle, a en effet participé à la construction du récit national en heurtant la continuité des récits familiaux. « Longtemps, cette double rupture fut suivie d'un double silence : celui de la transmission familiale dans l'ordre privé ; celui de l'historiographie dans l'ordre public » (p. 182). Elle constitue, encore aujourd'hui, un trait majeur des trajectoires des juifs polonais.

Mais les rapports à l'histoire de la Shoah peuvent être diversifiés. En témoignent les résultats de l'enquête de Karine Michel qui explore les lieux de mémoire de la Shoah en ex-Allemagne de l'Est, qui a connu un flux important d'immigrants juifs de l'ex-USSR à partir de 1989. Ces lieux – plaques commémoratives, monuments, « contre-monuments » comme ces *Stolpersteine* ou « pierres sur lesquelles on trébuche » qui insérées dans les trottoirs portent des inscriptions sur des déportés – ne sont pourtant pas fréquentés par les juifs à l'exception des cimetières. C'est que la mémoire officielle et historique ne coïncide pas toujours avec la mémoire familiale.

En poursuivant la réflexion sur la mémoire historique de la Shoah et sa transmission, Ygal Fijalkow et Christophe Jalaudin rendent compte d'une enquête réalisée sur l'enseignement de la Shoah au lycée en France. Il en ressort qu'un tel enseignement produit des résultats plus tangibles là où les programmes sont plus complets et mieux travaillés. Les dispositifs pédagogiques exceptionnels – recours au témoin, visite d'une exposition ou d'un camp de concentration, visionnage d'un film – ne peuvent venir qu'en appui à un cours si on vise l'assimilation de connaissances.

Régine Azria se penche sur un autre aspect de la transmission de cette mémoire génocidaire : celui de « la Lecture des Noms des déportés juifs de France », pratique qui commence en France en 1990 à l'initiative du Mouvement libéral de France et de son rabbin, Daniel Farhi. Ce dernier considérait alors que « seul ce qui est ritualisé est pépétré ». Ce rituel dissocié de toute connotation religieuse a su, grâce à son caractère hybride, s'imposer comme un moment fort dans le calendrier du monde juif français, attirant un public et gagnant annuellement l'attention des médias. C'est qu'il articule

des éléments d'identification les plus divers : « un rapport à l'histoire et à la mémoire assumé collectivement, un ancrage dans le présent et dans une modernité en mouvement permanent » (p. 230).

Si le souvenir de la Shoah occupe une place importante dans la transmission de la judéité, il n'en demeure pas moins que d'autres pratiques, plus intimes et familiales, y participent également. C'est à ces transmissions diverses qu'est dédiée la quatrième partie de l'ouvrage.

Le cas de la cuisine en est emblématique. Il est analysé par Sophie Nizard qui souligne que « les nourritures, leur préparation et leur mise en scène par le rite, apparaissent être un vecteur matériel de transmission, facilement mobilisable (car à la fois concret et symbolique) » (p. 240). Encore faut-il que cette transmission prenne en compte un monde mouvant, qu'elle s'actualise dans un contexte souvent marqué par une certaine sécularisation. Elle devient un enjeu de premier ordre, appréhendé comme tel non seulement dans le cercle familial mais aussi dans des programmes d'institutions juives.

Dans un monde marqué par la modernité et, souvent, par l'absence d'un impératif religieux, cette transmission s'opère également à travers les pratiques littéraires, comme celles d'Irène Némirovsky, Anna Langfus, Elsa Triolet et Nathalie Sarraute dont le chapitre de Michèle Bitton retrace les itinéraires. Tout en s'inspirant de leurs socialisations singulières – toutes sont issues de familles étrangères et juives –, elles se sont inscrites pleinement dans la littérature française en transcendant – par le style et les formes narratives – les réalités sociales et les lieux divers qui ont participé à leur construction.

Mais comment transmettre la judéité dans un autre contexte encore, celui des couples « mixtes » (d'un parent juif et d'un parent non juif) ? Séverine Mathieu se penche sur cette question en mettant en avant des bricolages à l'œuvre visant à transmettre un certain nombre d'éléments en lien avec le judaïsme qui s'inscrivent à contre courant de l'assignation communautaire : prénoms, circoncision pour les garçons, investissement dans la cuisine « juive », mémoire de la Shoah sont autant de marqueurs identitaires qui illustrent « la diversification des manières d'être juif aujourd'hui » (p. 274).

Ce désir de transmission est également présent chez les juifs homosexuels, réunis en France dans l'association le *Beit Haverim* et analysé ici par Martine Gross. « Malgré l'entorse à la tradition que représenté l'homosexualité, les juifs homosexuels de cette étude tiennent à leur identité juive » (p. 287). Sa transmission s'opère dans ce cas hors cercle communautaire, dans l'intimité familiale qui renoue avec souvenirs de l'enfance des parents juifs : ambiance à la maison, à l'école juive, au sein des éclaireurs israéliens ou un autre mouvement de jeunesse sont autant de moyens de transmettre une judéité sécularisée, non étrangère non plus aux juifs non homosexuels, tous partageant « même adhésion à des valeurs humanistes et même désir de transmettre le judaïsme » (p. 287).

La dernière partie de cette somme sur la diversité des judaïsmes porte sur les deux « terres promises » – États-Unis et Israël – et s'ouvre avec l'analyse des constructions des classifications raciales dans l'Amérique après la Seconde Guerre mondiale que propose Pauline Peretz. Si, dans cette période, les immigrés juifs d'origine est-européenne accèdent progressivement à la catégorie des « blancs », certains d'entre eux vont rejeter cette classification en aspirant à la « *white race of another kind* ». En effet, comme le souligne l'auteure, « la réaffirmation de l'ethnicité est apparue comme un moyen de

conserver la cohésion et la spécificité de l'identité collective aux Juifs les plus fragiles socialement » (p. 300).

Les enjeux de classifications raciales sont analysés également par Anny Bloch-Raymond dont le chapitre porte sur les clivages dans des communautés juives du Sud des États-Unis et leur attitude ambiguë vis-à-vis du mouvement des droits civiques. Malgré « une sympathie naturelle pour les aspirations des Noirs qu'ils considéraient comme une minorité empruntant les mêmes chemins qu'eux-mêmes » (p. 310), les juifs du Sud ne leur ont pas affiché de solidarité, mus par la crainte de l'antisémitisme des organisations racistes blanches et le sentiment de précarité de leur statut de « blancs ». Ravivant une vieille opposition entre juifs du Sud et du Nord, cette posture vient nuancer fortement la thèse d'une « alliance entre les juifs et les Noirs » pour les droits civiques.

Nicole Lapière étudie les reconstructions mémorielles de cette « grande alliance » dans l'écriture littéraire de Romain Gary (*Tulipe*, 1946), de Simone et André Schwartz-Bart (*Un plat de proc aux bananes*, 1967). Ces écrivains se sont attachés à croiser les mémoires victimaires des juifs et des Noirs sans pour autant les hiérarchiser. Cette perspective trans-mémorielle, proche des histoires singulières, rend compte de « la valeur éthique de l'empathie » (p. 323) et s'inscrit en faux de la « compétition mémorielle » dont la Shoah reste un cadre référentiel.

Harvey E. Goldberg propose, quant à lui, une analyse des voyages de jeunes juifs américains en Israël. Cette pratique, qui existe depuis les années 1950, se construit comme un « rite de passage » dont les adolescents sont tout autant objets de socialisation et acteurs à part entière.

Laurence Podselver dans son chapitre sur l'*Alya* des juifs de France souligne d'ailleurs le rôle que jouent les jeunes dans des politiques israéliennes en faveur de l'*Alya*. Mais contrairement aux anciens modes de vivre l'installation en Israël, les nouvelles générations adoptent souvent des modes de vie transfrontaliers, phénomène qui s'articulent à la massification des sociabilités mobiles, virtuelles.

En diaspora comme en Israël, la construction des identifications juives se fait au gré des contextes socio-politiques. Étudier les judéités constitue par conséquent une porte d'entrée pour l'analyse plus globale des « sujets aussi divers que politiques mémorielles, continuité du discours racial, relation entre l'État et l'identité, modernités et contre-modernités, médiation et authenticité, genre comme stratégie de continuité du groupe, prétendu mythe de l'autonomie individuelle, présence continue de la mort, espaces locaux et globaux, enfin relation entre les enjeux futurs et actuels » (p. 350). Dans cette exploration, l'approche socio-anthropologique proposée par les auteurs s'avère particulièrement heuristique. À ce titre, l'ouvrage dirigé par Chantal Bordes-Benayoun constitue bel et bien une fructueuse étape sur le chemin des recherches à venir.

Ewa Tartakowsky (Centre Max Weber, Lyon)